

Waste Land

Ce qu'on jette ne disparaît pas

Waste Land : un documentaire sur l'art — Brésil / Grande-Bretagne

Julie Demers

Numéro 270, janvier–février 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63664ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Demers, J. (2011). Compte rendu de [Waste Land : ce qu'on jette ne disparaît pas / *Waste Land : un documentaire sur l'art — Brésil / Grande-Bretagne*]. *Séquences*, (270), 57–57.

Waste Land

Ce qu'on jette ne disparaît pas

Film de clôture des RIDM, prix du public à Sundance et prix Panorama à la Berlinale : reconnaissances et honneurs ne cessent de s'accumuler pour la dernière œuvre de Lucy Walker. Si **Waste Land** se laisse ranger facilement dans la myriade de films qui portent sur la surconsommation, le documentaire se distingue par le point de vue qu'il exploite. Loin de se désoler, il propose de modifier le regard qu'on pose sur les détritiques. En émanant des suggestions multiples, encore que pas tout à fait originales : mettre en avant le potentiel esthétique de ce qu'on jette et tracer un parallèle entre ordures et marginaux.

Julie Demers

Jardim Gramacho est l'un des plus grands dépotoirs du monde. À vol d'oiseau, ce jardin maudit s'apparente à une peinture abstraite. Mais l'endroit est loin de n'être qu'un concept : pour peu qu'on s'y déplace, on découvre qu'il s'agit du lieu de travail de milliers de *catadores*. Chaque jour, ces travailleurs brésiliens arpentent des montagnes de détritiques, au milieu des seringues contaminées, des rats affamés et des mouettes vagabondes, espérant trouver bouteilles de plastique, feuilles de carbone et papier à recycler. Comme les ordures qu'ils ramassent, ils se retrouvent là parce qu'ils ont été jetés, abandonnés.

Walker et Muniz ne feront pas qu'enregistrer le quotidien des employés de l'ordure, ils extirperont aussi ceux-ci de leur milieu.

La scène pourrait paraître apocalyptique, mais il suffit de s'approcher de ces gens et de discuter avec eux pour voir les choses autrement. C'est l'expérience qu'a tentée Lucy Walker. Pour la première fois depuis le début de sa carrière, la documentariste parvient dans **Waste Land** à établir une relation directe avec ceux qu'elle filme. À rebours de la démarche qu'elle avait empruntée dans **Devil's Playground** et **Blindsight**, Walker profite du lien établi avec ses sujets filmés pour dévoiler leur vision de cette terre damnée. À notre stupéfaction, les amoncellements de déchets deviennent alors des champs fertiles, les favelas, des temples, et les paysages pollués se métamorphosent en peintures de Cézanne. Qui au juste a affirmé que, même après sueur et acharnement, Jardim Gramacho ne pourrait devenir un jardin accueillant ?

Saluer la volonté de recréer un paradis perdu, ériger des ouvriers inlassables en véritables tableaux : l'intention de Walker et de l'artiste contemporain Vik Muniz évoque celle de Varda dans **Les Glaneurs et la Glaneuse**. Mais là où Varda traçait un lien entre l'acte de filmer et celui de glaner, Walker préfère esquisser une réflexion sur l'intervention de l'art et du documentaire dans la vie de ceux qui font leur sujet. Walker et Muniz ne feront pas qu'enregistrer le quotidien des employés de l'ordure, ils extirperont aussi ceux-ci de leur milieu. Confrontés à une autre réalité, les *catadores* seront ainsi appelés à découvrir leur dénuement en même temps que la richesse des mieux nantis.



Opérer chez le spectateur une véritable conversion du regard

Cet événement imprévu suscitera la discussion, les remises en question et les débats éthiques : jadis heureux mais réduits à l'ignorance, les ouvriers ne pourront plus retrouver les poubelles dans la joie. Devait-on les maintenir dans l'inconscience ? En décidant de poursuivre l'aventure, la cinéaste risquera bien sûr de faire disparaître une part de la candeur qui animait les ouvriers, mais c'est la voie qu'elle empruntera. Pour compenser la perte, elle se mettra à capter les corps affaissés, les visages décomposés et les regards vides avec une profonde empathie. Tombe-t-elle du même coup dans le pathos, le mélodrame, la surenchère d'émotion ? Non. Car elle sait capter la force vive qui anime les *cantadores* et qui les poussera à s'éloigner des décharges.

Cette finale empruntée aux contes de fées, bien que réjouissante, ne manquera pas pourtant d'en agacer certains. Sans compter qu'on pourrait reprocher à la réalisatrice de s'être positionnée uniquement en tant que spectatrice, et non jamais en tant que cinéaste, tout comme elle l'avait fait dans **Blindsight**. C'est que Walker profite d'un projet original solide, en filme les participants mais reste plutôt en surface ; elle se veut un témoin attentif, empathique, mais son œuvre n'acquiert d'autorité véritable que grâce aux commentaires d'un porte-parole, Vik Muniz. Cela retire donc peut-être un peu de crédit à la cinéaste, mais rien qu'un peu, puisqu'elle sait opérer chez le spectateur, comme les meilleurs documentaristes, une véritable conversion du regard. **S**

■ **WASTE LAND : UN DOCUMENTAIRE SUR L'ART** | Brésil / Grande-Bretagne — **Réal.** : Lucy Walker — **Images** : Dudu Miranda et Ernesto Herrmann — **Mont.** : Pedro Kos — **Son** : Aloisio Compasso et José Moreau Louzeiro — **Avec** : Vik Muniz, les habitants de Jardim Gramacho — **Prod.** : Angus Aynsley — **Dist.** : Séville.